

## Encore un mot sur la conservation des herbiers

PAR

FRANÇOIS CAVILLIER

---

Note lue à la séance de la Société Murithienne du 13 juillet 1901.

---

J'ai eu l'honneur de présenter, dans l'avant-dernier *Bulletin* de notre Société, une petite communication intitulée: *Notes concernant la conservation des herbiers*; ces notes complétaient celles publiées antérieurement par M. Burnat en 1894 et avaient pour but de faire connaître les excellents résultats obtenus depuis 53 ans (je puis dire aujourd'hui depuis 55 ans) pour les collections de M. Burnat. Si je reviens sur ce sujet, c'est simplement pour exprimer le regret d'avoir été mal compris, mal lu ou ignoré. En effet, un rapport bibliographique destiné au *Bulletin de la Société botanique suisse* m'est parvenu récemment, et dans un court compte rendu que M. Rikli veut bien m'accorder en parlant du *Bulletin* N° 38 de la Société Murithienne, je trouve cette phrase: « ... dann werden die Pflanzen... auf ein hölzernes Gestell gelegt, wo sie so lange bleiben, bis die Pflanzen noch so feucht sind, dass das Fliesspapier benetzt würde ». Or j'avais dit, en insistant sur le passage et en le soulignant: *on laisse les plantes (égouttées) tant qu'elles sont encore assez humides pour mouiller le papier*, ce qui est absolument le contraire de ce que l'on m'a fait dire. La recommandation que je faisais en ces termes, avec motifs à l'appui, étant d'une importance *capitale*, vous comprendrez mes regrets de nous voir attribuer un procédé auquel manque précisément la précaution qui est pour nous à la base du succès de notre procédé d'empoisonnement.

Je profite de la présente occasion pour exprimer également des regrets au sujet d'une note parue dans le N° du 23 février écoulé du *Bull. Herb. Boiss.* et intitulée : *Du réempoisonnage des plantes d'herbier*. L'auteur de cette note ne paraît pas avoir eu connaissance de notre communication de 1899, ou bien nous avons été encore plus mal compris que par M. Rikli dont l'erreur n'est peut-être due qu'à une très malheureuse faute d'impression. L'auteur de la note dont nous parlons dit que l'emploi du sublimé par immersion n'offre pas une garantie de durée illimitée. Cela est vrai, et nous l'avons dit, le bichlorure de mercure se volatilise, et cela très lentement, lorsque les paquets de plantes sont exposés à une température élevée et se trouvent à l'air libre. Mais nous avons prouvé que le procédé employé à l'herbier Burnat avait empêché absolument toute attaque quelconque d'insectes, depuis plus d'un demi-siècle. On y retrouve, sur les plantes empoisonnées au début, en 1846 (avec les doses encore usitées aujourd'hui) des traces de sublimé aussi apparentes que sur des échantillons préparés en 1900. Quel est le grand herbier, même traité au bichlorure, qui en puisse dire autant ? Il est vrai que cette conservation n'est rien, comparée à cette merveilleuse découverte des couronnes mortuaires et des bouquets de fleurs naturelles trouvés dans les sarcophages des Pharaons d'il y a quarante siècles, mais enfin, un demi-siècle c'est bien quelque chose !

Il est dit encore, dans l'article que nous citons, que le procédé du bichlorure n'est pas sans danger pour les étiquettes. Ici encore nous avons indiqué en plusieurs endroits de nos notes comment nous opérons pour laisser les étiquettes intactes, et nous avons critiqué, pour qu'on les évite, certains procédés qui les endommageaient ou risquaient de les confondre.

Au surplus, la note à laquelle nous faisons allusion n'a guère en vue que les procédés à employer pour *réempoisonner des échantillons* fixés avec des bandelettes et que les insectes ont déjà attaqués. L'auteur propose d'imprégner légèrement les parties atteintes avec un compte-gouttes rempli d'une dissolution de sublimé à 30 grammes

par litre d'alcool. Disons tout d'abord que si l'empoisonnement eût été fait avec soin, un tel procédé (combien imparfait d'ailleurs!) serait superflu. Et du reste, comment arriver, avec quelques gouttes, à préserver l'intérieur de certains capitules de Composées préférés des insectes, un *Cirsium eriophorum* par exemple, ou d'autres organes, car il n'y a pas rien que les inflorescences, dont l'auteur parle exclusivement, auxquelles les insectes s'attaquent?

Quant au procédé indiqué par le même auteur, et qui consiste « à momifier un organe sur place à l'aide de gouttes de gomme liquide », il nous paraît si peu pratique que nous nous abstenons de le discuter. Certains insectes, du reste, ne craignent pas la gomme liquide durcie et au contraire y trouvent pâture ; nous connaissons des cas de bandelettes gommées attaquées par eux. C'est pour obvier à cet inconvénient, lorsque nous avons des échantillons difficiles à fixer avec des bandelettes (par exemple *Silene acaulis*, *Saxifraga florulenta* en rosettes, etc.) que nous mélangeons à la gomme que nous employons pour fixer ces échantillons de la poudre de coloquinte, à laquelle les insectes ne touchent pas.

Combien nous préférierions, au mode d'empoisonnement à la *gomme sublimée*, celui de la naphthaline dont nous avons également parlé!

---